



## Humanitaire

Enjeux, pratiques, débats

30 | 2011

KRACH SANITAIRE : la crise, à quel prix ?

---

### Aux origines de la guerre moderne

David A. Bell, La première guerre totale - L'Europe de Napoléon et la naissance de la guerre moderne, Champ Vallon, coll. La Chose Publique, 2010.

Philippe Ryfman

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/1190>

ISBN : 978-2-918362-48-7

ISSN : 2105-2522

#### Éditeur

Médecins du Monde

#### Édition imprimée

Date de publication : 12 décembre 2011

ISSN : 1624-4184

#### Référence électronique

Philippe Ryfman, « Aux origines de la guerre moderne », *Humanitaire* [En ligne], 30 | 2011, mis en ligne le 19 janvier 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/1190>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

## Aux origines de la guerre moderne

David A. Bell, *La première guerre totale - L'Europe de Napoléon et la naissance de la guerre moderne*, Champ Vallon, coll. La Chose Publique, 2010.

Philippe Ryfman

---

### RÉFÉRENCE

David A. Bell, *La première guerre totale - L'Europe de Napoléon et la naissance de la guerre moderne*, Champ Vallon, coll. La Chose Publique, 2010.

- 1 En situation de conflit armé international ou non-international, les acteurs humanitaires (ONG, Mouvement Croix-Rouge et Croissant-Rouge, agences des Nations unies) sont – « par fonction », en quelque sorte – confrontés aux atrocités et massacres. L'action humanitaire – faut-il le rappeler – est née sur les champs de bataille, avec la présence d'Henry Dunant à Solférino en 1859. Aujourd'hui, où l'immense majorité des victimes des affrontements armés sont des civils et alors que le XX<sup>e</sup> siècle a connu une succession (inégalée dans l'histoire) de massacres de masse, la question de la guerre ne saurait moins que jamais être absente des préoccupations des humanitaires.
- 2 Sur le terrain, il est fréquent de voir des travailleurs humanitaires se demander pourquoi les belligérants s'affranchissent si facilement de la distinction entre combattants et non combattants. Au-delà du fait qu'il s'agit pour les humanitaires de la violation d'un des principes essentiels sur lesquels se fonde leur action opérationnelle (et pas uniquement d'une norme, plus ou moins abstraite, de droit international), elle leur paraît si naturellement faire sens (ne serait-ce que par simple sagesse et réflexe minimum d'humanité) qu'ils la supposent largement partagée. La réalité – on le sait – est nettement moins idyllique. Dès lors, des sujets comme la guerre limitée, l'interdiction de l'emploi de certaines armes, la proportionnalité de la riposte, la protection des civils, la reconnaissance de cette qualité, les atrocités de masse ne sauraient être absentes de l'agenda des acteurs humanitaires.

- 3 C'est particulièrement le cas dans le monde anglo-saxon, tant chez les chercheurs qu'au sein de la communauté de l'aide. Hugo Slim – combinant précisément cette double expérience – a ainsi brillamment argumenté dans un livre récent<sup>1</sup> sur le concept de guerre limitée et la protection des civils. Dans l'espace francophone, si la réflexion sur ces questions n'est pas inexistante, elle demeure encore restreinte. Du côté des humanitaires, en tout cas. Globalement, en outre, elle reste centrée, y compris dans l'univers de la recherche, sur l'époque contemporaine. Elle souffre, dès lors, d'un déficit de profondeur historique et analytique. Laquelle serait pourtant nécessaire, si on veut favoriser l'émergence d'une pensée originale (et utile aux acteurs) sur ces problématiques. Situation paradoxale, alors que l'histoire de France est – plus qu'il n'en faut – remplie en événements potentiellement riches d'enseignements et propices à stimuler la discussion et l'échange sur ces points. D'autant moins qu'ils ne se limitent nullement (contrairement à une opinion dominante) à la période coloniale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, aux guerres de décolonisation du milieu du XX<sup>e</sup> ou aux deux conflits mondiaux.
- 4 Dès lors, l'ouvrage de David A. Bell qui traite de la rupture radicale dans la conception et la conduite des guerres inaugurée par la France révolutionnaire et portée à son extrême par l'Empire de Napoléon I<sup>er</sup> constitue un apport qui sera – probablement – considéré comme fondamental dans les années à venir. Son intérêt dépasse de très loin, en effet, le seul milieu des historiens ou des amateurs éclairés. La pertinence de sa démonstration contribue, significativement, à la compréhension de certains conflits d'aujourd'hui, ainsi qu'à leurs ressorts, s'agissant particulièrement de la montée aux extrêmes de la violence de guerre. Ce qu'il nous apprend gagnerait largement à être connu, dès lors, et approprié par les humanitaires.
- 5 Si cet auteur, américain et professeur d'histoire à l'Université de Princeton (Etats-Unis), se contentait de confronter les lecteurs français à ce que recouvre, en réalité, cette période – vis-à-vis d'une espèce de vulgate historico-hagiographique largement partagée – il mériterait déjà d'être salué. Il s'inscrit d'ailleurs avec son ouvrage dans une tradition solidement établie désormais outre-Atlantique de déconstruction<sup>2</sup> de quelques uns de nos grands mythes hexagonaux. Que l'on songe au travail de Robert Paxton sur la France de Vichy qui – dans les années 1970 – avait renouvelé l'appréhension de la sombre période de l'occupation nazie, au XX<sup>e</sup> siècle. Son livre constitue aujourd'hui un classique.
- 6 L'essentiel, pour des humanitaires cependant, n'est pas là. Ce spécialiste de la période révolutionnaire – à laquelle il a consacré l'essentiel de ses travaux antérieurs – qu'est Bell, n'a écrit, en effet, ni un énième ouvrage d'histoire militaire, ni un pamphlet. Sa thèse centrale – et qui en constitue sa profonde originalité – consiste à s'inscrire en faux contre l'idée couramment répandue que les concepts et les pratiques de la guerre totale aboutissant, spécialement, à l'abolition de toute distinction entre civils et combattants, entraînant la concentration sur l'effort de guerre de la totalité des ressources économiques, matérielles, sociales et culturelles d'une nation, et enfin incluant dans les stratégies guerrières, le recours aux massacres de civils ne dateraient que du XX<sup>e</sup> siècle. C'est-à-dire qu'ils commenceraient avec la Première Guerre mondiale et ses suites immédiates, hormis quelques prolégomènes durant la conquête coloniale. Cette assertion – qui depuis une quarantaine d'années fait majoritairement consensus – doit beaucoup aux travaux de Georges Mosse (que, bizarrement, Bell ne cite cependant pas...)<sup>3</sup> lequel fit découler de la guerre industrielle de 1914-1918 le totalitarisme, les génocides et autres atrocités de masse ultérieures. En un mot les multiples et massives exactions commises contre les civils au cours du siècle précédent. Globalement, bien entendu, l'analyse de

Mosse (rejointe sur ces points par Hannah Arendt) reste pertinente par beaucoup de ses aspects. Mais ce que démontre avec brio David A. Bell c'est que le basculement – loin d'être dû à l'industrialisation de la guerre – remonte en réalité, bien plus loin dans le temps. C'est-à-dire aux bouleversements politiques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du suivant.

- 7 Or, cette histoire est loin d'être à usage purement franco-français, sa signification dépasse ce cadre, et elle conserve des résonances aujourd'hui. Elle débute par un changement de paradigme, rien moins que théorique. Puisqu'il s'agit d'abord du passage d'un type de guerre s'auto-limitant, menée par les monarchies d'Ancien Régime avec des armées relativement peu nombreuses et encadrées par un corps d'officiers presque quasi uniquement constitué d'aristocrates partageant une culture et des valeurs identiques, à une nouvelle armée. Laquelle sera composée de centaines, voire de millions d'hommes – issus de la conscription –, et dotée d'un corps d'officiers nouveau. Ensuite officiers et soldats de l'Ancien Régime étaient bien insérés dans la société civile (ce point pour l'auteur est crucial, bien qu'il ne s'explique qu'insuffisamment à notre avis quant aux conséquences qu'il en tire) et l'époque ne connaissait pas de réelle séparation entre civils et militaires, ces derniers n'étant pas constitués en société autonome et séparée de la première. Désormais, au contraire, l'armée va constituer une contre-société séparée du reste de la nation. Enfin, la nouvelle stratégie de combat des armées de la Révolution, puis de l'Empire est celle de la guerre totale, avec des pratiques d'atrocités et massacres de masse sur une grande échelle.
- 8 Comment, se demande l'auteur, a-t-on pu passer en si peu de temps d'une déclaration de paix perpétuelle en 1790 au monde, à l'issue d'un débat emblématique à l'Assemblée nationale (chapitre 3) à une déclaration de guerre à quasiment toute l'Europe deux ans après, en 1792 (p. 136) ? Puis, tout aussi vite à la guerre de Vendée, avant d'arriver à l'émergence d'un Napoléon, premier « général médiatique du monde » (p. 226) et objet d'un « formidable culte de la personnalité » (p. 227), unique en son genre jusqu'alors.
- 9 Dans un style particulièrement aéré et vigoureux, Bell consacre huit chapitres et un épilogue complété par un large appareil de notes, une abondante bibliographie et un index, à nous l'expliquer. Il est particulièrement convaincant lorsqu'il s'attache non seulement à montrer les étapes successives de ce basculement, mais aussi à les analyser, les mettre en perspective et à en souligner les résonances contemporaines. Son érudition considérable n'est jamais pesante et ne constitue pas un obstacle au plaisir de la lecture. Tout en étant centré sur la période étudiée, l'auteur ne s'interdit pas en effet quelques incursions très actuelles. L'introduction d'ailleurs commence par un parallèle, assez saisissant, entre les années 1789 et 1790 et celles qui leur correspondent deux siècles après, au moment de la chute du Mur de Berlin et de l'effondrement de l'Union soviétique. Diverses réflexions sur les conflits post-11 septembre 2001 et la guerre en Irak se retrouvent aussi dans le cours du livre.
- 10 Après avoir présenté dans les deux premiers chapitres ce qu'étaient les armées royales et leurs officiers aristocrates à la veille de la révolution, Bell s'interroge sur les mécanismes à l'œuvre dans cette révolution copernicienne qui va, en si peu de temps, de la grandiloquente Déclaration du 22 mai 1790 (« *La nation française renonce à entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes, et n'emploiera jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple* ») à la théorie et à la pratique de « *la destruction absolue de l'ennemi [devenue] un impératif moral* » (p. 143)... L'auteur s'étend d'ailleurs largement sur les débats de

l'Assemblée nationale de mai 1790, dont il livre une synthèse fouillée à partir des échanges les plus emblématiques entre les orateurs.

- 11 Il insiste aussi longuement – et c'est visiblement le cœur de son argumentation – (au chapitre 5, intitulé « *Les anges exterminateurs* ») sur la guerre de Vendée et surtout sur la signification des atrocités – aujourd'hui largement admises – qui l'ont émaillée. Car il y voit non seulement la matrice des comportements postérieurs dans l'Histoire de nombre d'armées régulières à l'égard de mouvements de guérilla ou d'insurrections populaires. Mais encore plus – ce que souligne son dernier chapitre intitulé « *L'autel rouge de la guerre* » – une espèce de fil rouge symbolique de cette mutation considérable. Non seulement du fait que les insurrections anti-napoléoniennes en Calabre, en Espagne, au Portugal à partir de 1808, présenteront bien des similitudes – tant dans leurs causes que leurs schémas de développement – avec la révolte vendéenne. Mais parce que leur répression sera menée par un corps de militaires professionnels (officiers et soldats) usant de méthodes qu'ils auront soit eux-mêmes expérimenté dans l'ouest de la France vingt ans auparavant, soit qui leur auront été inculquées pour y faire face, en s'appuyant sur ce « modèle-type ».
- 12 En conclusion, Bell insiste sur l'importance du vocabulaire employé qui acclimatera, puis intégrera durablement dans toutes les sociétés européennes – durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup> – le langage de la guerre totale. Avec comme conséquences, d'abord le fait que l'idée de la guerre « *comme un phénomène exceptionnel, un paroxysme de violence ultime et purificateur* » se répand et devient un idéal social, objet d'un fort consensus. Ensuite que ce type de discours facilite les passages à l'acte dans le combat, mais aussi les massacres et accouche quasi-mécaniquement de la totalisation des conflits (p. 358). Partisan à l'évidence de la guerre limitée – même s'il ne le proclame pas expressément – l'auteur estime que l'affrontement armé fait « *inextricablement partie de l'humanité* » et que « *ce qui importe donc le plus, c'est de limiter les dégâts humains, d'apprendre la mesure, de mettre des limites à la haine* » (p. 359). Pour lui – qui, d'une certaine façon, se place en position d'historien-citoyen – c'est une leçon que les Européens du XVIII<sup>e</sup> avaient commencé d'apprendre et de mettre en pratique, mais dont la Révolution, puis l'Empire ont fait table rase. Avant d'espérer un monde définitivement exempt de conflits armés, il faudrait déjà la retrouver et faire un large effort de vision rétrospective afin de faciliter sa redécouverte. Non par on ne sait quelle nostalgie « dix-huitiémiste » ou aristocratique, mais dans l'intérêt de tous les habitants de la planète.
- 13 Quelle que soit l'opinion du lecteur à l'égard de cet argument, il faut lui recommander ce livre. Afin de contribuer à ouvrir, pourquoi pas (les conflits en Afrique, au Caucase ou au Proche-Orient en montrent l'urgence) le chantier d'un débat sur ces questions – d'un point de vue humanitaire – entre les lecteurs de la Revue.

---

## NOTES

1. H. Slim, *Les civils dans la guerre*, Genève, Labor et Fides, 2009.
2. Mais sans aucun esprit polémique, ni tendance au *french bashing*, au contraire.

3. G. Mosse, *La Brutalisation des sociétés européennes. De la Grande Guerre au totalitarisme*, Hachette littérature, 2000.

---

## AUTEUR

**PHILIPPE RYFMAN**

Professeur et chercheur associé au Département de Science Politique, Université Paris I,  
Panthéon-Sorbonne et CESSP-Sorbonne